

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 43.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 21 OCTOBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

ÇA ET LÀ

La vente des terres de la Couronne qui a eu lieu vendredi dernier, a rapporté au gouvernement beaucoup plus qu'il n'est pérait. Cette vente a donné la somme de \$261,721.75, et le gouvernement ne comptait que sur environ \$100,000.

La presse anglaise, qui a critiqué pendant quelque temps si sévèrement la manie du divorce aux États-Unis, commence à s'alarmer des proportions qu'elle prend en Angleterre. Il y avait, aux dernières assises des cours civiles de Londres, environ six cents causes de divorces inscrites sur le rôle.

Le Rév. P. Lacasse, l'apôtre de la colonisation dans le diocèse de Québec, a fait une lecture, la semaine dernière, à la Mairie Saint-Pierre de Montréal, au profit de la Société Saint-Vincent de Paul. Il a été vivement applaudi par son auditoire. Le P. Lacasse est aussi bon canadien que missionnaire dévoué, et il parle bien.

Depuis quelque temps, aux États-Unis, plusieurs mariages ont été contractés par télégraphe. Mais voici que la presse conteste la validité de ces unions. Le mouvement a été inauguré par un journaliste qui, croyant avoir épousé "télégraphiquement" une jeune et jolie femme, s'est trouvé, un beau jour, en présence d'un laideron d'âge très mur, réclamant de lui tous les droits de l'épouse légitime.

Le *Globe* donne son approbation aux arrangements du Pacifique. Il applaudit à la clause du contrat qui oblige les entrepreneurs à terminer la ligne jusqu'aux Montagnes Rocheuses en trois ans, et il

déclare qu'on ne saurait avoir d'objection "à ce que la compagnie reçoive un prix raisonnable, pourvu qu'elle donne les garanties voulues pour l'exécution des travaux." On sait que le *Herald* de cette ville s'est déjà exprimé à peu près dans le même sens.

On a beaucoup remarqué, dit la *Patrie*, un récent article du *Contemporary*, revue importante de Londres, sur les relations entre le Canada et l'Angleterre. Cet article était de la plume d'un membre du parlement, M. George Anderson. Ce qui frappe dans cet aperçu de la situation politique et économique du Canada, c'est que l'écrivain entrevoit la nécessité d'un changement. Sans se prononcer en faveur de la rupture du lien colonial, M. Anderson soutient que le Canada devrait resserrer ses relations commerciales avec les États-Unis.

M. Gélinas a quitté L'OPINION PUBLIQUE parce qu'il n'approuvait pas deux ou trois articles publiés par M. David. Il reste à la *Minerve* avec M. Provancher qui a assisté et même parlé au dîner Fréchette. Pourquoi cette différence de poids et de mesures? Quelle contradiction!

Le *Journal des Trois Rivières* inspiré comme la *Minerve* par M. Gélinas, dénonce L'OPINION PUBLIQUE. Quelle mesquine vengeance! Et ce que les conservateurs intransigeants qui veulent faire leurs petites affaires aux dépens du parti ne s'aperçoivent pas que les hommes intelligents et raisonnables de ce parti les répudient? Est-ce que le dîner Fréchette n'a pas été une leçon suffisante?

On lit dans le *Journal de Québec* du 16 octobre :

Il y a eu, aujourd'hui, 190 ans que sir William Phipps parut devant Québec avec une flotte anglaise et envoya un parlementaire au gouverneur, M. de Frontenac, le sommant de lui livrer la ville. Ce dernier reçut l'envoyé avec l'appareil le plus imposant : M. de Frontenac était entouré d'un grand nombre de brillants officiers sur le visage desquels on lisait autre chose que le découragement.

Le parlementaire ne put dissimuler son étonnement à la vue de cette brillante réunion. Cependant, il exposa le but de sa mission, qui était de demander qu'on livrât la ville, au nom du roi d'Angleterre. Il ajouta que sir W. Phipps, le commandant de la flotte, demandait une réponse immédiate.

M. de Frontenac dit au parlementaire de retourner vers son maître et de lui dire qu'il allait lui répondre "par la bouche de ses canons." Cette parole mémorable fut bientôt suivie de son exécution, et Phipps, après une vaine tentative, fut contraint de retourner à Boston.

M. Fabre, allant en France, a fait la traversée en même temps que l'hon. M. Starnes. Il raconte ses impressions de voyage dans une correspondance qui se termine comme suit :

M. Starnes et moi, nous avons d'un commun accord renoncé à former une coalition, du moins durant ce voyage. Il a fait trop beau pour faire de la politique. Il était disposé à m'immoler le Conseil législatif, mais par générosité d'âme et peut-être par un secret espoir d'entrer un jour dans ce corps auguste, je ne voulais pas accepter ce sacrifice. Je crains au fond qu'il ne soit guère plus conseiller législatif que je ne suis sénateur : mais il serait volontiers sénateur et moi conseiller législatif. Dans tous les cas, c'est un aimable compagnon de voyage. Il était le favori de tous à bord et même des dames. Nous l'appelions l'a-

miral, et nous avons fait honneur à son étoile de notre heureuse traversée. Il ne faut pas s'en étonner, car il a su conserver sa belle humeur au sein du Conseil législatif, et il serait homme à égarer, même le Sénat, que j'attriste de ma présence.

On lit dans l'*Electeur* de Québec :

Dernièrement, on lisait du haut de toutes les chaires du diocèse un mandement de Mgr l'archevêque de Québec, annonçant la formation d'une association pour la colonisation du pays. Nous croyons qu'une pareille association, si elle est bien conduite, est appelée à produire des résultats considérables. Ce qui empêche l'établissement de nos terres publiques par ceux qui nous laissent pour aller aux États-Unis, c'est la difficulté pour celui qui n'a pas un peu d'argent d'y vivre jusqu'à ce qu'il puisse récolter assez pour la consommation de sa famille. Qu'on procure aux gens les moyens de gagner de l'argent pour vivre pendant qu'ils défrichent leurs terres, et nous croyons qu'il sera facile de trouver des colons parmi un grand nombre de ceux qui émigrent aux États-Unis pour aller y travailler dans les manufactures.

Dans un article très bien fait, l'*Electeur* de Québec s'efforce de démontrer qu'on doit engager notre population à se livrer à l'agriculture plutôt qu'à l'industrie. Il fait voir la supériorité de la première sur l'autre dans les termes suivants :

Nous n'hésitons pas à dire qu'au point de vue de l'indépendance et du caractère des habitants d'un pays, au point de vue de leur développement physique, intellectuel et moral, il vaut beaucoup mieux qu'ils se livrent à l'agriculture qu'au travail manufacturier. Les manufactures produisent, il est vrai, la richesse dans un pays bien plus rapidement que l'agriculture, mais elles ne la distribuent pas aussi bien qu'elle. Dans les pays manufacturiers, à côté de fortunes colossales chez quelques individus, on trouve la plus épouvantable misère chez des milliers d'autres. On ne voit pas de ces grands contractants des pays agricoles jouissant d'institutionnelles.

Nos évêques ont donc cent fois raison, sans condamner les manufactures, d'engager le peuple à rester dans l'agriculture, d'essayer de les détourner d'émigrer dans les villes manufacturières. Où pourrait-on trouver une population supérieure, sous le rapport physique, intellectuel et moral à celle de nos campagnes? Où pourrait-on trouver un homme plus heureux que l'habitant du Bas-Canada qui, après quelques années de rude labeur, a réussi à s'assurer une modeste aisance.

L'*Electeur* a raison en principe, mais les inconvénients de l'industrie ne doivent pas empêcher les gouvernements de faire tout en leur pouvoir pour la développer dans les pays qu'ils dirigent. Etant donné qu'une grande partie de notre population préfère l'industrie à l'agriculture, mieux vaut qu'elle travaille dans les manufactures du pays que dans les usines américaines.

Le *Courrier de Montréal* se plaint amèrement de ce qu'on l'accuse de s'être rendu coupable de libéralisme, lorsqu'il a la conscience d'avoir dit et fait ce que son devoir et le patriotisme lui dictaient. Est-ce que notre confrère ne suit pas quel danger il court depuis longtemps? Est-ce qu'il ne sait pas que le meilleur moyen de détruire un homme dans ce pays est de l'accuser de libéralisme. Soyez catholique tant que vous voudrez, du moment que vous déplaitez à une certaine école, que vous prenez la liberté de différer d'opinion avec elle, elle ne prend pas la peine de discuter, elle vous accuse de libéralisme et le combat est fini : vous êtes classé parmi les hommes dangereux. Le libéralisme est un huitième péché

qu'on vient d'ajouter aux péchés capitaux et dont on se rend coupable bon gré mal gré, sans le vouloir, sans le savoir, à propos de tout ou de rien.

Voici ce que dit le *Courrier* :

Le *Courrier du Canada* dénonce notre article de samedi comme un écrit rempli de faussetés et d'erreurs libérales, mais il se garde bien de dire en quoi nous avons faussé la vérité, ou fait preuve de libéralisme. Lorsque le confrère a accusé quelqu'un d'hérésie, il croit avoir tout dit, et ne se considère pas du tout comme obligé de prouver ses assertions. Dénoncez, confrère, nous commençons à être accoutumés à votre mauvaise foi et nous ne nous en portons pas plus mal, après toutes vos dénonciations.

Personne n'était obligé d'assister au dîner Fréchette. Nous vous avons même reconnu le droit de dire que vos rancunes politiques vous empêchaient d'y assister, quoique nous soyons d'avis qu'il eût été plus convenable pour vous de n'en rien dire, mais nous ne reconnaissons à personne le droit de nous accuser de libéralisme, parce qu'il nous a plu d'y assister.

De plus lorsque poussé à bout par vos attaques saugrenues nous jurerons à propos de nous défendre, nous le ferons, soyez en persuadés. Vous pourrez nous accuser d'erreurs libérales si cela peut vous faire plaisir. On sait maintenant ce que valent vos accusations. Si pour être conservateur il faut vous reconnaître comme juge suprême de toutes vos actions, nous vous tirons notre révérence. Dans le cas actuel nous nous consolons d'avoir encouru votre blâme, en songeant que nous le partageons avec des conservateurs que vous aurez beaucoup de peine à faire passer pour des libéraux. Allez-y gaiement, nous sommes en très bonne compagnie et vos dénonciations nous amusent énormément.

BANQUET FRÉCHETTE

Nous avons déjà parlé de ce magnifique banquet dont le succès fait honneur à la population de Montréal. Sir A.-A. Dorion qui présidait, a fait l'un de ses meilleurs discours, l'avocat éminent, le juge distingué s'est fait homme de lettres pour la circonstance, et il a exprimé dans un langage élégant les pensées les plus heureuses.

Le juge Johnson n'a dit que quelques mots, mais c'était de l'or. L'hon. M. Chauveau a parlé comme de coutume, ou plutôt il a lu un discours remarquable. Pourquoi lire quand on parle si bien?

Le lauréat lui-même a lu son discours, un discours charmant, bourré d'esprit, parfumé de poésie, mais un peu léger peut-être, pas assez ému, trop conférence. C'était un bijou, mais un bijou qui ne paraissait pas assez fait pour la circonstance.

Le fait est qu'on a tort de lire à un banquet.

M. Robitoux a dit, dans le langage le plus classique, des choses charmantes. Le juge Dugas a aussi très bien parlé.

Il faudrait aussi parler des discours prononcés par MM. Ouimet, député de Laval, Préfontaine, député de Chambly, Ethier, Beaugrand, etc., mais ce serait trop long.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

L'IRLANDE

Tous les regards sont tournés en ce moment du côté de l'Irlande. M. Froude écrit : L'état actuel des choses en Irlande ne peut durer, et l'agitation va probablement forcer le gouvernement à convoquer le Parlement de bonne heure, peut-être en novembre. Un bill sera alors présenté pour satisfaire le parti de Parnell, et la Chambre des Lords le rejettera. Alors il

faudra faire un appel au pays. Je ne sais ce qui arrivera ensuite.

On appréhende plus que jamais une insurrection en Irlande. Le soulèvement devra, croit-on, commencer dans l'Ouest. C'est pour cette raison que des troupes ont été expédiées à la hâte dans cette partie du pays. Il est probable que des troupes seront aussi envoyées à Castlebar et à Westport, dans le comté de Mayo ainsi qu'à différents autres endroits où on redoute des soulèvements.

A une assemblée des membres de la ligue agraire, MM. Dillon, Sexton et Sullivan ont protesté en termes énergiques contre la lettre pastorale de l'archevêque de Dublin, dans laquelle Sa Grandeur déplore le silence que gardent les chefs irlandais en présence des menaces proférées contre les grands propriétaires de terrains aux assemblées publiques.

Les orateurs ont déclaré que l'auteur de ce mandement ne tenait aucun compte des libertés du peuple en ajoutant qu'ils avaient protesté contre les menaces dont il est question dans le mandement.

FRANCE

Le gouvernement français subissant les volontés de Gambetta, exécute les décrets contre les ordres religieux. Toutes les congrégations vont subir le sort des Jésuites. Gambetta croit que la guerre au clergé est le meilleur moyen de gagner les prochaines élections. On prétend, il est vrai, que le président Grévy penche vers la modération, mais il sera débordé.

Le gouvernement a reçu avis que s'il persiste à sévir contre les congrégations religieuses, cette persécution forcerait le Saint-père à sortir de l'attitude si réservée et si conciliante qu'il avait gardée jusqu'à ce jour et qu'il fallait s'attendre à une protestation énergique, de nature à produire une grande impression, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe.

On ne sait pas encore quelles congrégations seront frappées les premières.

ÉTATS-UNIS

Les républicains ont triomphé dans les récentes élections qui ont eu lieu dans l'Ohio et l'Indiana. Les républicains paraissent avoir élu tous les officiers d'Etat, et gagné aussi plusieurs sièges à la Chambre des représentants à Washington, ce qui détruira à peu près la majorité de 16 voix que les démocrates comptaient à la Chambre basse.

Cette victoire aura une grande influence sur l'élection présidentielle qui doit avoir lieu, on le sait, le deux du mois prochain.

LE COLLÈGE SAINT-LAURENT

Il paraît que l'histoire des jeunes écoliers qui ont déserté le collège de Saint-Laurent, a été fort exagérée. Plusieurs de ceux dont les noms ont été mentionnés n'ont pas même quitté le collège. Il y a eu trois ou quatre cas de désertion causés par l'ennui, ainsi qu'il arrive toujours au commencement de l'année, mais ces désertions n'étaient en aucune manière liées à celle des trois jeunes élèves qu'on a accusés de vol. Les parents de deux de ces élèves ont complètement mis à néant cette accusation. Il n'y en a qu'un sur qui plane une accusation sérieuse, et rien ne pouvait faire prévoir qu'il était capable de commettre une pareille faute. Le jeune Hall n'était pas élève de la communauté. Il se présenta pour y entrer avec un bon certificat, mais n'y commença pas ses études.

Nous tenons d'autant plus à faire cette rectification que le Collège de St-Laurent est une de nos plus utiles maisons d'éducation, et que la discipline y est sévère. Inutile de dire que les trois élèves qui ont déserté ne seront plus admis dans ce collège.

—Le comble de l'habileté pour un ferruquier ?
"Raser un mur ;
Boucler une valise ;
Tondre un œuf."

" JOURNAL DE L'ÉDUCATION "

Cette intéressante publication soutient on ne peut mieux son prestige, le No. 10 du mois d'octobre que nous avons parcouru avec intérêt, est rempli de matières qui se recommandent à l'attention du lecteur, comme on peut le voir par le sommaire suivant :

Sommaire : Actes officiels. — Exposition des écoles catholiques : Liste officielle des récompenses accordées par le jury de l'exposition scolaire, tenue à Montréal, du 14 au 24 septembre 1880. — Quelques considérations sur les livres destinés à l'enseignement de la langue à l'école primaire. — L'enseignement de l'écriture dans les écoles primaires. — Leçons de choses : Vers à apprendre par cœur. — Une question de grammaire : Phrases à corriger. — Exercices français : Arithmétique et algèbre. — Lecture pour tous : Souvenir d'une institutrice.

COMBAT DE DEUX MONSTRES MARINS

(Voir gravure)

Lord Campbell, frère du marquis de Lorne, qui traversait la mer, il y a un mois, à bord du *Peruvian*, a vu ce combat. Il dit que c'était un spectacle grandiose. Le combat avait lieu entre une baleine et un énorme poisson d'une trentaine de pieds de long, qui se battait avec un acharnement extraordinaire. S'élevant parfois hors de l'eau, il se jetait sur la baleine qui faisait des efforts gigantesques pour s'en débarrasser. L'eau bouleversée était toute blanche d'écume. Quand le navire s'éloigna, la baleine se défendait avec beaucoup moins de vigueur et faiblissait sensiblement.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargner le trouble d'envoyer un collecteur et nous acceptons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

Dans un examen :
Un professeur demande à un jeune collégien la différence qu'il y a entre un thème et une version :
— L'un est opposé à l'autre, répond l'élève.
Comment cela ?
— Dame ! Quand je dis à ma mère : Je t'aime c'est bien l'opposé de l'averston !

QUATORZIÈME CONVENTION DES CANADIENS DES ETATS-UNIS

On lit dans le *Travailleur* :

A la séance de l'après-midi, mercredi, M. Ferd. Gagnon a proposé la résolution suivante : Cette Convention, mue par le seul sentiment du patriotisme et de l'honneur outragé, proteste solennellement contre les insultes lancées à nos compatriotes du comté de Aroostook Maine, par M. Blaine, sénateur des E.-U., et M. Smith, président du comité républicain de l'état.

" Les Canadiens des Etats Unis ressentent cette insulte. Descendants d'un peuple honorable, de leurs pères ils n'ont point flétri les lauriers."

M. J.-S. Richard, seconda la motion. Elle ne fut pas mise aux voix vû la reprise du vote sur la question politique. Le rédacteur de notre journal, devant partir un quart d'heure après, chargea M. A. Bondy de prendre soin de sa résolution. Les journaux américains nous apprennent que la Convention l'a adoptée. Très bien. C'est une énergique protestation.

* *

Les Canadiens de Bennington, une poignée seulement, ont eu le patriotisme d'envoyer un des leurs, M. Léon Lamurte, un brave compatriote qui a su les représenter dignement.

* *

Les Canadiens de Gardner et de West Boylston avaient d'excellents représentants. Nos félicitations.

Spencer et North Brookfield figuraient avec dignité et avantage.

* *

Nos confrères du *Drapeau* de Glens Falls étaient là. Nous avons eu le plaisir de leur connaissance avec eux.

M. P.-C. Chatel avait amené trois délégués de Northampton.

* *

M. l'abbé Adam, de White Hall, parle avec beaucoup de brio. Comme élocution, gestes, etc., il a beaucoup de ressemblance avec M. Le Boeuf, avocat, qui a pris part à nos conventions jusqu'à cette année.

M. l'abbé Crevier, de North Adams, a des idées justes sur la position des émigrés, mais c'est parce qu'elles n'auront pas cours. L'opinion publique, s'il y en a une parmi nos nationaux, est passablement faussée.

M. l'abbé Chagnon, de Champlain, s'est fait des amis de tous les délégués. Il est fort prudent et patriote ardent.

LA NATURE AIDANT

Sous ce titre, on lit dans le *Monetary Times*, de Toronto, paru le 8 octobre :

Le gouvernement de la province de Québec a jusqu'ici accordé beaucoup d'argent aux diverses sociétés d'agriculture de cette province, mais ces sociétés ont peu fait pour améliorer la terre, l'argent ayant été principalement dépensé pour les expositions annuelles de comté. Ces expositions n'excitent qu'un faible intérêt aujourd'hui, et tout le monde admet qu'elles ont un bien faible résultat.

Le premier-ministre, qui est aussi ministre de l'agriculture, a décidé de suivre une ligne de conduite nouvelle.

Une partie de l'octroi annuel sera à l'avenir donné sous la forme de superphosphate de chaux et distribué par ces sociétés de comté suivant qu'elles croiront le plus avantageux.

De cette manière, l'hon. M. Chapleau espère qu'il pourra faire apprécier aux habitants l'utilité des engrais artificiels, et leur apprendre qu'en cultivant fidèlement et en nourrissant judicieusement le sol, celui-ci pourra recouvrer sa fécondité première, et le travail du laboureur être mieux récompensé.

Il a été un temps, et ce temps n'est pas très éloigné, où les riches campagnes qui bordent les deux rives du Saint-Laurent, les délicieuses vallées du Richelieu et d'Y-

amaska déposaient leur moisson dorée de grains dans les navires qui attendaient à Montréal. Une culture continue sans rotation a épuisé les éléments les plus riches du sol de ces contrées, et, depuis plusieurs années, elles n'ont produit que du foin et des grains inférieurs. Un travail constant et l'usage bien dirigé des appareils mécaniques et chimiques que la science a mis au service de l'agriculteur, pourront faire retrouver dans ces champs une nouvelle richesse. C'est dans ce but que l'hon. M. Chapleau s'est imposé une tâche aussi louable.

Heureusement la province possède, dans ses propres limites, de quoi nourrir son sol, nourriture qui lui est essentielle pour lui donner la vertu productrice. Les dépôts de phosphates de la vallée de l'Outaouais et ceux qui sont encore à découvrir par la pique de l'explorateur dans les Laurentides, fourniront un approvisionnement inépuisable. L'acide nécessaire pour amener cette matière à une condition soluble se trouve dans le soufre qui émane de nos minerais de cuivre et qui se perd en ce moment.

Nous avons déjà fréquemment parlé de ces dépôts de phosphates de chaux, et, en décrivant les grandes usines de Capelton où l'on fond le cuivre et les méthodes qu'on y a adoptées, nous avons signalé la

grande perte de richesse qui s'évanouit dans l'atmosphère sous forme de fumée sulfureuse, si nuisible au voisinage, car partout où elle tombe elle porte la mort dans la végétation.

Aujourd'hui, cependant, le cultivateur a une belle perspective de revanche, car ce qui a été ci-devant un ennemi mortel, va devenir pour lui un bien.....

Le *Monetary Times* parle ensuite des arrangements conclus entre MM. Dior Frères et le gouvernement de Québec, pour l'exploitation de nos mines de phosphate, et il termine par des remarques à l'adresse de nos cultivateurs, que nous trouvons dures, mais que nous croyons malheureusement méritées.

Voici donc comment le journal de Toronto termine son article :

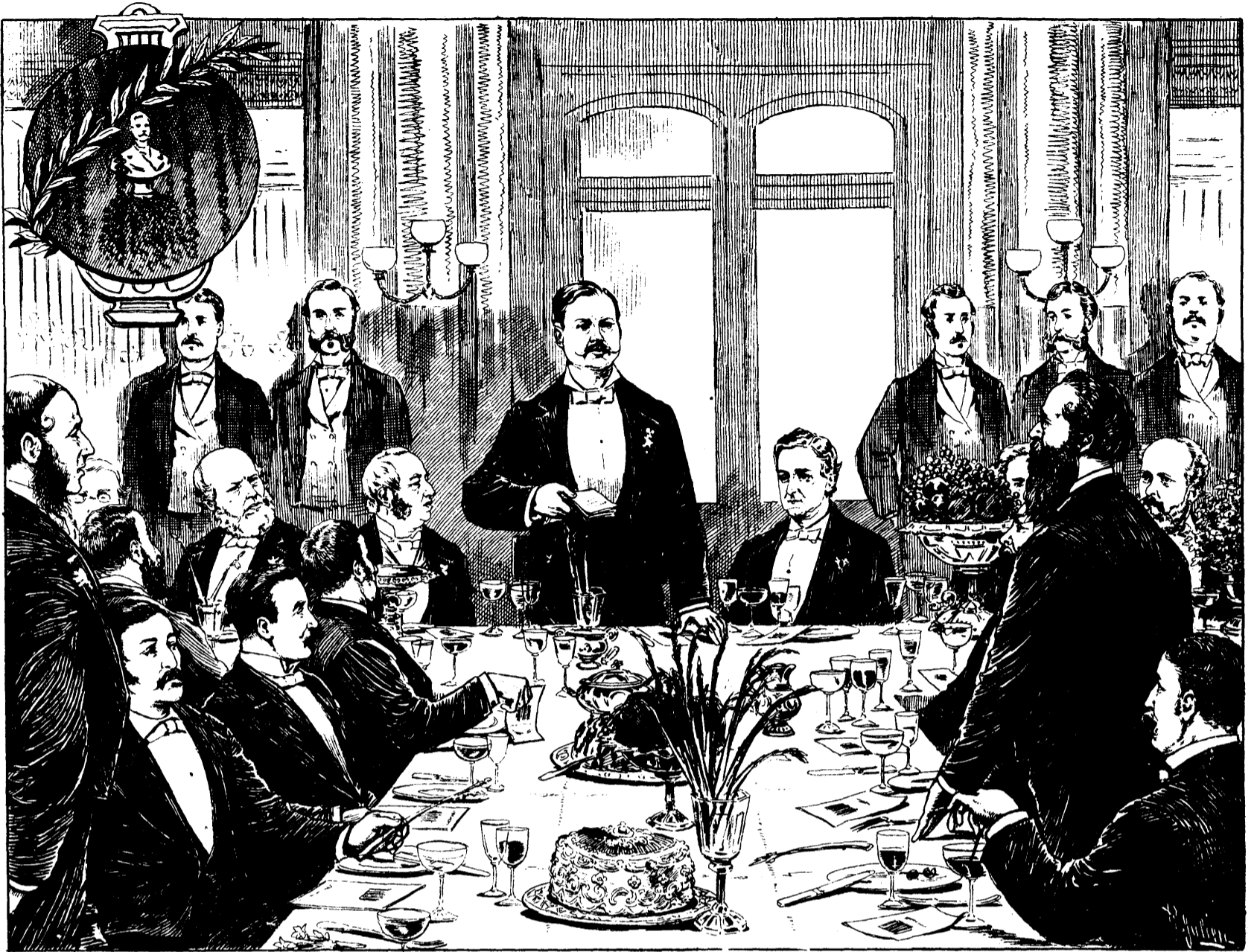
Cette expérience du chef du gouvernement de Québec vaut la peine qu'on la fasse, bien qu'elle sente le gouvernement paternel de l'ancien régime, qui achète des fertilisants et les donne aux fermiers qui, laissés à leur propre inspiration, ont pendant des années ignoré des besoins aussi urgents. Il est temps d'adopter ce moyen ingénieux de stimuler le sol de Québec, mais il faudra, nous le craignons, appliquer d'autres sortes de stimulants à la généralité des Canadiens-français avant d'en faire de bons cultivateurs, en proportion des progrès réalisés dans d'autres provinces ou dans d'autres pays. En outre, on doit se demander si un système de culture qui exige l'aide d'engrais artificiels dispendieux remuenera dans un pays où il y a d'énormes étendues de terres incultes dans un état de fertilité vierge, et qui attendent le travail de l'homme.—*J. de Québec.*

SARAH BERNHARDT A GENÈVE

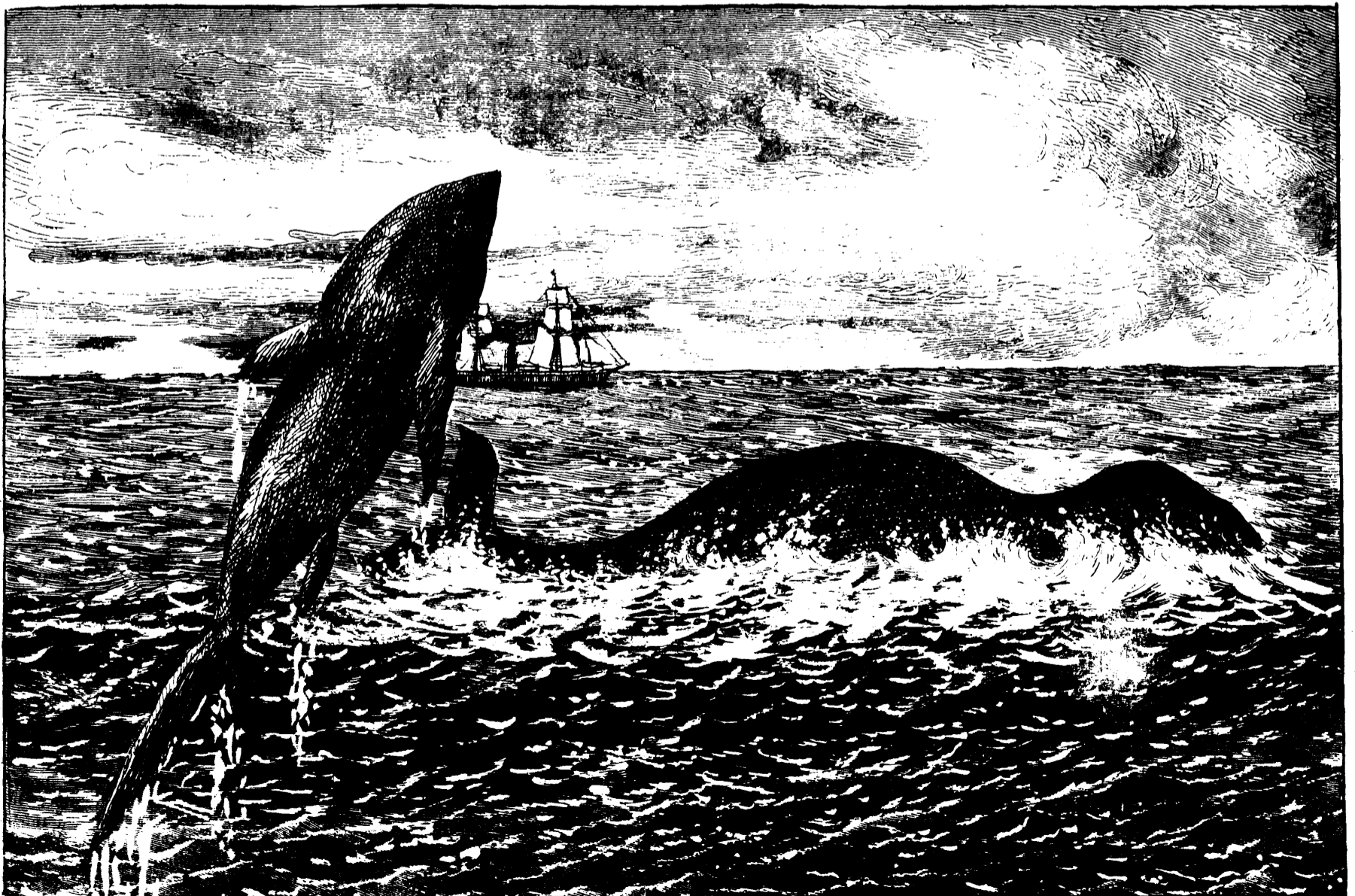
La troupe est en ce moment à Genève, et dans cette ville, le délire Sarah-Bernhardt a dépassé toutes les proportions : on vend, dans les rues des médailles à son effigie, des brocelets et des colliers Sarah-Bernhardt, des photographies, des biographies, que sais-je !

Quant au théâtre, inutile de songer à se procurer des places si l'on n'est pas millionnaire, et encore. Tout est loué depuis dix jours, et les bureaux n'ouvriront pas. Les fauteuils se vendent avec 100 francs de prime. Quant aux loges, à aucun prix on ne peut s'en procurer, au grand désespoir des touristes anglais qui encombrant Genève en cette saison.

M. Gosse, architecte de la ville, qui a construit le théâtre, a refusé de céder sa loge pour douze cents francs, et le fils du khédive, qui revient d'une excursion en Suisse, a fait offrir deux mille francs d'une avant-scène, sans pouvoir l'obtenir.



BANQUET A M. FRÉCHETTE



COMBAT ENTRE DEUX MONSTRES MARINS

A PROPOS DE VIEILLES GAZETTES

On lit dans le *Drapeau National* :

Je viens justement de lire un petit ouvrage publié, il y a quelques années, par M. Benjamin Sulte, d'Ottawa, Canada, intitulé : *Vieilles Gazettes*.

Ce petit volume ne manque pas d'intérêt, mais il contient un paragraphe que je m'empresse de corriger pour le plus grand bénéfice de l'histoire.

M. Sulte a écrit : " En 1778, M. Mesplet fonda la *Gazette de Montréal* dans les deux langues. Elle existe encore, mais ne parle plus français. C'est la plus vieille gazette du Canada et la troisième en âge sur ce continent."

Or cette affirmation est erronée. La plus vieille gazette du Canada, tout le monde sait cela, est la *Quebec Gazette*, publiée pour la première fois, le 21 juin 1764.

Mais bien avant même cette date, bon nombre de gazettes étaient publiées sur le continent.

Le premier journal ou gazette publié sur ce continent, a été imprimé à Boston, dans l'état du Massachusetts, et mis en circulation dans cette même ville, *lundi, le 24 avril 1704*. Il avait nom, le *Boston News Letter*. Il était rédigé par M. John Campbell, qui en était aussi le propriétaire. Ce journal a été publié sans interruption pendant soixante-et-douze années, et sous le règne de la reine Anne, on en imprimait 13,000 copies pendant l'année.

Voilà pour le premier !
Le second journal publié en Amérique, portait nom : *The Boston Gazette*. Il était aussi publié à Boston ; avait pour propriétaire-imprimeur M. James Franklin et plus tard M. Musgrave, qui en fit l'acquisition. Le premier numéro a paru le 21 décembre 1719. Le format de ce journal était celui d'une demi-feuille *fool-scrap*.

Voilà pour le second !
Le troisième journal parut le lendemain à Philadelphie. Il se nommait : *American Weekly Mercury*.

Le 17 août 1721, il fut publié à Boston, un troisième journal, le *New England Courant*. Ce journal a été fondé par M. James Franklin et était imprimé sur une demi-feuille papier *crown*.

En devenant propriétaire de la *Boston Gazette*, M. Musgrave retira l'impression de son journal des mains de Franklin qui l'avait imprimé jusqu'alors, ce qui donna lieu à la fondation du *New England Courant*, dont les premiers soins furent d'attaquer vigoureusement M. Musgrave. Ce journal était rédigé par un comité de collaborateurs, écrivains de beaucoup de talent, et chaque numéro contenait des attaques contre les fonctionnaires publics et le clergé. Ce journal combattait certaines idées religieuses de l'époque et s'opposait énergiquement à l'innoculation de la petite vérole. Sa rédaction lui valut bon nombre d'abonnés et la vigueur des écrits attira bientôt l'attention du gouvernement qui fit emprisonner Franklin dix mois environ après la publication du premier numéro. Franklin demeura en prison pendant quatre semaines. En sortant de prison, Franklin publia des articles encore plus vigoureux qu'avant son incarcération et le gouvernement intervint une seconde fois en décrétant que " James Franklin n'aurait plus le droit de publier ou d'imprimer le *New England Courant* ou aucun pamphlet ou papier de même nature, sans les avoir au préalable soumis au secrétaire du gouvernement, et que les juges des Assises de la Paix pour le comté de Suffolk soient informés de tenir sous caution le dit James Franklin, pour obéissance à cet ordre, pendant douze mois."

Nonobstant cette décision du gouvernement, Franklin publia son journal le lundi suivant, sans le soumettre à l'appréciation du secrétaire du gouvernement. Pour cette désobéissance, Franklin fut traduit devant les grands jurés pour mépris des ordres de la Cour. Le grand jury rendit un verdict de *Ignoramus* et Franklin fut mis sous caution sur sa promesse d'obéir aux ordres de la Cour. En conséquence de cet état de choses, on décida de chan-

ger le nom de l'édition, en y substituant celui de Benjamin Franklin, son frère, qui était mineur et seulement apprenti typographe dans l'atelier de James Franklin, à cette époque. Ce nom a resté attaché au journal jusqu'en 1727, année où le *New England Courant* a cessé de paraître, c'est-à-dire cinquante et un ans avant la publication du journal de M. Fleury Mesplet.

Mais je dirai plus, ces journaux ne sont pas les seuls publiés avant celui de M. Fleury Mesplet, car au commencement de la guerre de la Révolution, en 1775, il était publié aux Etats-Unis 37 journaux ou papiers nouvelles, représentant un tirage annuelle de 1,200,000 copies mises en circulation parmi une population de 2,809,000 âmes.

LÉON BOSSUE DIT LYONNAIS.

OLE BULL

Il y a quelques jours, est mort dans son pays un violoniste norvégien, Ole Bull, qui fut en son temps l'émule de Bériot, de Paganini, etc. Ole Bull, comme la plupart des grands artistes, avait une enfance douloureuse, avait subi les tortures de la noire misère dont il sortit grâce à un de ces coups de hasard véritablement extraordinaire.

Le *Montagsblatt* raconte à ce propos une touchante anecdote, que nous reproduisons :

Lorsque, jeune et inconnu, il eut quitté Paris, où on lui avait volé tout son avoir et même son violon, il vint échouer à Bologne, où il trouva quelques rares leçons à un franc le cachet. Il ne mangeait pas tous les jours : un soir, pressé par la faim, il avait en vain, dans sa pauvre mansarde, cherché après une croûte de pain qu'il pensait avoir laissé la veille. Il prit son violon, un instrument bien ordinaire, et il en tira des mélodies tantôt plaintives, tantôt presque sauvages, où il exprimait tout son désespoir. Les passants s'arrêtaient, émerveillés de l'étrange puissance de ce jeu ; mais aucun d'eux n'eut l'idée de s'informer si l'artiste avait de quoi dîner.

Il avait cessé de jouer et était tombé dans un lourd sommeil lorsqu'on frappa à sa porte ; trois messieurs entrèrent et lui demandèrent s'il voulait avoir l'obligeance de venir dans une demi-heure se faire entendre dans le concert de l'Académie philharmonique.

—Où ! s'écria-t-il au comble de l'étonnement, jouer à côté de Mme Malibran et de Bériot !

—Mais non, répondit l'un, Bériot a pris la mouche et nous refuse son concours ; Mme Malibran aussitôt s'est dite indisposée. Sur nos instances, Mme Colbran-Rossini s'est chargée de la remplacer, mais nous n'avons pas pu trouver de violoniste. Alors Mme Rossini, qui demeure en face de chez vous et qui vous a entendu plusieurs fois, nous a parlé de vous.

—S'il a le courage d'affronter le public, a-t-elle dit, je répons de son succès.

—Nous vous offrons ce qui était promis à Bériot, la moitié de la recette nette. Acceptez-vous ? Le concert va commencer.

Il les suivit, se croyant presque pris d'hallucination. La salle était comble et applaudissait Mme Rossini, qui venait de terminer son morceau. Le programme annonçait un solo de violon. Ole Bull saisit son instrument, et sans faire attention au public, qui le huait à cause de sa mise peu fashionable, il se mit à improviser une douloureuse élégie, où il exprima toute la tristesse de son âme.

Les auditeurs, le cœur serré, osaient à peine respirer, sous l'étreinte de cette plainte poignante qui se termina par un morceau d'une douce mélancolie qui apaisait les angoisses du commencement.

L'artiste s'arrêta ; une véritable tempête d'applaudissements éclata ; les bravos ne voulaient pas cesser.

Le directeur fit baisser le rideau ; sur l'estrade on s'empresait autour de l'artiste pour le féliciter ; mais, tombant presque d'inanition, il murmura à voix basse : " Du pain ! pour l'amour du ciel ! un peu de pain ! "

On l'emmena dans une salle attenante, et là on lui présenta des mets substantiels et un vin généreux. Il se remit et se sen-

tit tout à fait ranimé, de nouveau plein de confiance et d'entrain.

La seconde partie du concert avait commencé : il vint jouer un second solo. Cette fois, ce furent des accents joyeux et tendres qu'il fit entendre ; il se croyait reporté aux jours de son enfance, au milieu de la fraîche nature des montagnes de Norvège. Ce fut un enchantement d'un autre genre.

L'enthousiasme du public atteignit presque le délire : le jeune artiste s'évanouit, mais cette fois accablé par la joie de son triomphe.

Le lendemain, il était célèbre.

LA MISÈRE EN PRUSSE

La saison d'été a été désastreuse pour la Prusse occidentale, et elle a fait naître une situation des plus critiques. De tous côtés les mauvaises nouvelles affluent, et les autorités ont assez à faire pour se mettre au courant de la triste réalité, constater les choses sur place et *de visu*, et inventer chaque jour de nouvelles ressources. Les éléments se sont déchaînés contre cette malheureuse province avec une violence inouïe. Après un mois d'avril qui avait été relativement très doux et qui avait avancé considérablement les récoltes, les gelées nocturnes du mois de mai, qui ont atteint sur certains points huit degrés au-dessous de zéro, ont anéanti presque entièrement la récolte des seigles. Beaucoup de propriétaires ont dû procéder à de nouveaux ensemencements. Vint ensuite une température très douce qui fit un grand bien au froment et aux pommes de terre. Déjà l'on s'attendait à une excellente récolte de ces deux céréales. Mais on avait compté sans les pluies torrentielles qui, pendant près de quatre semaines, n'ont pas cessé de tomber. L'eau a envahi successivement les régions basses et les régions plus élevées. La ruine sera le lot inévitable de beaucoup de propriétaires. On craint, en outre, que l'humidité résultant de l'inondation et des denrées encore mouillées qui ont été rentrées en toute hâte, et que la mauvaise nourriture ne fassent naître sur certains points des maladies épidémiques. Le travail manquera entièrement pendant l'hiver et le printemps.

Que faire en cette situation ? Voilà ce que chacun se demande avec effroi. Si l'Etat ne vient pas au secours de cette province, la misère la plus affreuse est à nos portes, dit un journal allemand.

Regrettables usages et superstitions qui sont encore populaires dans une commune de l'arrondissement de Sedan (Ardennes).

Pour guérir la fièvre, prenez une taupe vivante et étouffez-la. La main qui l'aura fait mourir acquerra la vertu de calmer la fièvre.

Pour éviter que les enfants aient mal aux dents, il faut les sevrer le vendredi saint.

Pour soulager les enfants qui ont de la peine à faire leurs dents, il faut prendre une taupe vivante, lui couper les quatre pattes, et la leur appliquer sur la gorge.

Pour éviter qu'un enfant souffre du sevrage, il faut le faire sortir de la maison le dos en avant, et mettre au cou de la mère un collier de treize bouchons de liège.

Pour être préservé de maux de dents toute l'année, ne pas manger de viande le jour de Pâques.

Pour guérir les entorses, il suffit de prononcer les paroles suivantes : *Super te, super ante et super ante te* en faisant avec le talon gauche un signe de croix sur la partie malade. On peut encore se guérir en portant au cou un collier d'ortie blanche.

Pour se préserver de la foudre, il suffit de porter une branche d'aubépine au chapeau.

Pour éteindre un incendie, il suffit d'y jeter un œuf pondu le vendredi saint.

LA SŒUR DE CHARITÉ

Sœur Rosalie n'était pas seulement connue et aimée en France, l'extrait suivant traduit des œuvres d'Antonio Cavanilles, le remarquable écrivain espagnol, montre que sa réputation de charité ne se bornait pas à son pays :

Au commencement de l'année 1856, un enterrement débouchait de la rue de l'Épée-de-Bois et traversait les rues du douzième arrondissement, un des plus pauvres de Paris. Un char funèbre de l'Assistance publique emportait le cadavre, enfermé dans une humble bière : la croix, symbole de la rédemption précédait le char auquel faisaient cortège le clergé de différentes paroisses, un maréchal de France, les autorités de l'arrondissement, les sœurs de charité et une foule immense d'ouvriers en blouses et de femmes portant leurs enfants. Les fenêtres étaient garnies de monde, les rues obstruées, tous les ateliers avaient suspendu leurs travaux, tous les assistants marchaient la tête découverte dans le plus profond recueillement, toutes les femmes pleuraient, tous les enfants levaient leurs petites mains au ciel. Le char s'arrêtait à chaque pas : hommes et femmes désiraient faire toucher au cercueil, les uns leur chapelet, d'autres une médaille, leur mouchoir, pour conserver une relique, un pieux souvenir.

Qui enterro-t-on ? Comment se peut-il que dans une ville, où l'on ne vénère que le pouvoir, on paie ce tribut de respect et d'amour à une humble personne. Comment ces gens matériels regrettent-ils, se laissent-ils attendrir, comment pleurent-ils ? Jamais il n'y eut deuil si général, si solennel, immense comme celui-ci. Quel potentat fut jamais si profondément regretté ?

Qui est-ce ?... et une jeune fille qui était à nos côtés nous dit :

—C'est sœur Rosalie.

—Et qui est sœur Rosalie ?

—Qui ne sait en France qui est sœur Rosalie ? dit un invalide à jambe de bois et à moustache blanche.

—Excusez moi, je suis étranger.

—Eh quoi ! le nom de sœur Rosalie n'est pas parvenu jusqu'à votre pays ?

—Ah ! si, c'est une sœur de charité.

—Une sœur de charité, l'ange de la charité, la femme qui pendant plus de cinquante ans a rendu aux pauvres et aux abandonnés les plus grands services, l'héroïne qui a sauvé la vie à tant de malheureux... permettez que je me taise et que je donne cours à ma douleur. Mes yeux arides et secs aujourd'hui s'emplissent de larmes.

—Pleurez, mon brave, lui dis je, ces larmes vous font honneur.

—Comment voulez-vous que je ne pleure pas ? répondit-il. Deux fois elle me sauva la vie. Si vous aviez vu ! je portais l'uniforme de braves, de ceux qui mouraient et ne se rendaient pas. Mes camarades succombèrent à côté de moi à la bataille du Mont Saint-Jean... Blessé grièvement je fus transporté en France... les Cosaques habitaient Paris... et, ce qui est pis encore, d'indignes Français leur venaient en aide ; appuyé sur mes béquilles, je passais un jour dans ce quartier... " A mort " cria-t-on, et je me vis entouré de forcenés, sans défense, sans secours. On entend une voix, la voix d'un ange. " Français, assassinez-vous un brave ! à bas ces armes ! " et me pressant dans ses bras. C'est bien, dit elle, vous voulez le tuer, eh bien, tuez-nous tous les deux...

C'était sœur Rosalie : les armes disparurent et je lui dus la vie... Qui donnait tant de force à une faible femme ?

—La charité.

—Une autre fois le choléra avait envahi Paris, les médecins manquaient, la population était décimée. J'allais mourir sans consolation, sans secours. J'ouvris les yeux ; est-ce vous, sœur Rosalie ? Oui, mon enfant. Fuyez de ce lieu infect. Fuir ! as-tu foi, toi, le jour d'une bataille ? ceux-ci sont mes jours de combat.

Des femmes qui étaient près de nous prirent part à la conversation. L'une disait : nous lui devons l'asile des enfants trouvés, l'hôpital, les écoles primaires, les

ateliers pour les pauvres. — Quand elle entra chez nous, disait une autre, la paix et le bonheur contraient avec elle, elle était notre amie, la mère de nos enfants, le médecin de nos douleurs. Oui, disait une vieille femme, elle nous visitait, nous consolait, nous secourait !

— Et quelle prudence ! disaient les vieillards. Quels conseils elle savait donner ! qui résistait à sa parole persuasive ? — Quel génie si fécond pour trouver des secours, pour intéresser le riche au pauvre, pour placer l'abandonné sous la garde du puissant ! s'écriaient des ouvriers. Quel philanthrope !

— Vous vous trompez, ce n'était pas de la philanthropie, c'était de la charité. La philanthropie est une vertu humaine, officielle, la charité est la vraie fille du ciel, divine.

— Vous avez raison, me disait un autre interlocuteur. C'est pour cela qu'elle ne faisait pas seulement l'aumône, mais la charité. Quel respect du malheur ! quels égards pour l'infortune ! Son obole ne nous mortifiait pas, ne nous humiliait pas. C'était une mère qui secourait ses enfants, c'était la marraine qui faisait des cadeaux à ses filleuls, c'était une amie.

Mais comment se trouvait-elle en même temps partout ? dans les prisons dans les hôpitaux, dans la case du pauvre, dans le palais du riche ? quelle abnégation, quelle tendresse ! quelle compassion ! quelle bonté ! qui donnait à une pauvre vieille femme épuisée des forces pour tant de choses ?

— L'esprit de Dieu, répondis-je. Cette femme devait croire humblement, espérer avec confiance, aimer avec tendresse.

— Ne vous souvenez-vous pas, disaient d'autres, comme elle traversait les barricades en 1830 et en 48 ? Le plomb la respectait. Laissez-la passer, disaient les forcenés, laissez-la passer... elle sait où elle va.

— Assez, disait-elle, assez ! n'ai-je pas assez de veuves et d'orphelins à soigner ?

— Avec quelle tranquillité elle est morte ! et qu'il est triste de mourir !

— Mais qu'il est doux d'être morte comme elle ! mourir pleurée par les pauvres, bénie par les pauvres ! quelle mort si heureuse !

— Monsieur, me criait l'invalidé, monsieur, remarquez la croix qui est sur le cercueil. Sœur Rosalie était chevalier de la Légion d'honneur !

— Napoléon le Grand décora sœur Marthe avec cette croix.

— L'Empereur, avec votre compatriote l'impératrice Eugénie, vint rue de l'Épée-de-Bois visiter sœur Rosalie... Mais quel peu de cas elle faisait des vanités du monde ! Quelle foi, quelle modestie, quel recueillement. Et en Espagne avez-vous aussi des Sœurs de Charité ?

— Comment n'en aurions-nous pas ? Et comme elles nous font voir le peu que nous valons ! quel est l'homme qui ait leur courage ? si faibles et si fortes ! Pour elles il n'y a rien d'impossible ; plus grand est le malheur, plus leur charité découvre de trésors !

— Ici nous les aimons beaucoup. Comme elles se sont bien conduites en Crimée !

— Chaque fois que dans mon pays je vois une de ces femmes admirables, j'ôte respectueusement mon chapeau et, si je commandais, je leur ferais présenter les armes par les soldats.

Et où va le convoi ?

— Au cimetière Montparnasse.

— Eh bien, allons-y, mes bons amis. Je veux aussi prier pour son repos et jeter une poignée de terre sur son cercueil.

Généralisation de l'intempérance. — Un de mes amis, qui était adonné à l'intempérance et dont le système était tellement ébranlé qu'il ne pouvait vaquer à ses affaires, s'est guéri radicalement par l'usage des Amers de Houblon. Ce remède fit disparaître chez lui cette saif de boire des liqueurs spiritueuses qui le dévorait continuellement et en même temps fortifia son système. Depuis, il a toujours été sobre et n'éprouve jamais le désir de revenir à son ancienne habitude. Je connais un grand nombre de personnes qui ont été guéries de cette passion par l'usage des Amers de Houblon. — Un des principaux officiers d'une compagnie de chemin de fer, Chicago III.

UNE LEGENDE DE L'AUTRE MONDE

... La fête de l'empereur Napoléon Ier fut célébrée le 15 août 1807 avec un éclat extraordinaire, digne des grandes victoires qui l'avaient précédée.

Au milieu du peuple immense qui remplissait pendant la journée les Champs-Élysées inondés de lumière, un épisode, d'ailleurs presque inaperçu, excita une certaine émotion parmi ceux qui en furent témoins.

— Arrêtez, arrêtez ! c'est un assassin ! criait un homme appartenant évidemment à la haute société, décoré de la Légion d'honneur, et entre les mains duquel se débattait une sorte de nain, bossu, hideux, sordide, digne du crayon de Callot et de Goya.

Des agents de police accoururent, saisirent le bossu, et sur les réquisitions expresses du personnage décoré, le conduisirent au plus prochain bureau de police. Des explications échangées devant le commissaire, il ne ressortait qu'une chose, c'est que le bossu avait tenté de voler le mouchoir ou la bourse du plaignant, et que celui-ci, sentant une main se glisser dans sa poche, l'avait rudement saisie au passage. Néanmoins, son accusateur persistait à parler d'assassinat, et demandait que, sur l'heure, on conduisit le bossu chez le préfet de police M. Dubois, se réservant de lui faire à cet égard d'importantes et mystérieuses révélations.

Le personnage s'étant nommé, — c'était M. Méhul, membre de l'Institut, inspecteur de l'enseignement musical, demeurant au Conservatoire, rue Bergère, le commissaire de police déféra aux désirs de l'auteur du *Chant du Départ*, d'*Euphrosine*, de *Irato*, de *Joseph*, et le bossu fut dirigé sur le dépôt de la préfecture de police.

Le récit qu'entendit M. le Conseiller d'Etat, préfet de police de l'Empire, était des plus étranges. Qu'on en juge !

En 1797, un ami intime de Méhul, M. B..., jeune négociant, rapidement enrichi par des spéculations hardies, était parti pour l'Allemagne, en vue de réaliser par lui-même une opération fructueuse. En ce temps-là, où les routes étaient mauvaises, les voitures détestables et lentes, beaucoup de particuliers voyageaient à cheval, ne portant avec eux qu'une légère valise. C'est ainsi que M. B... s'engagea sur la route d'Allemagne, par Meaux.

Dix ans s'étaient passés ; on ne le revit jamais, et toutes les recherches entreprises par sa famille désespérée demeurèrent infructueuses.

M. Méhul, doué d'une âme tendre et d'une sensibilité malade, ressentit profondément le chagrin d'avoir perdu son ami. Pendant longtemps, une oppression douloureuse troubla son sommeil par de sinistres visions. Enfin, une nuit, — Méhul a toujours affirmé qu'il ne dormait pas — il aperçut près de son lit une figure, un spectre : c'était M. B... qui lui montrait sa poitrine traversée par une horrible blessure et qui le regardait avec des yeux suppliants.

Il n'y avait pas à se méprendre sur leur expression : le spectre disait : " Venge-moi ! Venge-moi !... "

M. Méhul sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; d'abord immobilisé par une écrasante terreur, il parvint, d'un effort désespéré à sauter hors de son lit ; il sonna, et lorsque les gens de service accoururent, ils le trouverent étendu par terre, sans connaissance.

Les mêmes apparitions se succédèrent d'année en année.

La dernière avait été accompagnée de circonstances terribles... Le spectre avait changé d'attitude... il regardait avec une effrayante fixité l'embrasure de la fenêtre... et Méhul, dont le regard suivit celui du spectre, avait distingué comme une silhouette difforme et monstrueuse, celle d'un nain contrefait, qui cherchait à se cacher dans les plis amples et profonds des rideaux, où se jouait un rayon de lune. Puis, le spectre s'était retourné vers Méhul, et l'avait menacé du doigt, comme pour lui dire : " Malheur à toi, si tu ne me venges pas ! "

A la suite de cette dernière vision, M. Méhul fut en proie à une fièvre ardente qui, pendant plusieurs semaines, le tint entre la vie et la mort. Il relevait à peine de cette crise, lorsqu'une vague curiosité, ou le besoin de cette solitude particulière que les penseurs trouvent sous la pression des foules, l'avait conduit aux Champs-Élysées dans la soirée du 15 août 1807. Il s'y promenait, absorbé par ses rêveries, lorsqu'il se sentit frôlé et bousculé, comme si un chien de grande taille voulait lui passer entre les jambes. Au même instant, il s'aperçut qu'on le volait ; il saisit la main du coupable, et ce fut grand miracle si la surprise et l'émotion ne lui firent pas lâcher prise... Il reconnaissait dans son voleur le nain bossu de sa chambre à coucher, le gnome dénoncé par le spectre !...

Le récit de M. Méhul produisit une singulière impression sur le préfet de police. La sincérité de M. Méhul ne pouvait faire un doute ; mais quelle importance fallait-il attacher aux hallucinations nées d'un état particulier d'excitation et de névrose ?

M. Dubois se borna d'abord à prescrire le nécessaire : à savoir que le bossu fût remis entre les mains d'un juge d'instruction, pour qu'il fût procédé contre lui comme prévenu de tentative de vol. Et, tout en réfléchissant aux invraisemblables confidences de M. Méhul, le préfet ordonna des investigations à la fois sur les antécédents du bossu et sur les circonstances de la disparition de monsieur B.

Tout cela prit du temps. On découvrit que le bossu, qui était un ouvrier tailleur, avait un dossier judiciaire de menues condamnations pour vols et escroqueries ; rien cependant de décisif, mais assez pour aggraver les perplexités du préfet de police, et donner un singulier relief aux déclarations persistantes de M. Méhul.

Le prisonnier, observé de très près, n'avait montré d'abord que la plus parfaite insouciance. Il comptait sur une condamnation à trois mois ou six mois de prison, et s'y résignait philosophiquement. Mais, à mesure que sa détention se prolongea, et que les interrogatoires se multiplièrent, lorsqu'enfin il comprit que la justice criminelle s'attachait sérieusement à lui avec cette obstination que surexcite chez elle la prescience d'un problème à résoudre, le bossu perdit son flegme et sa gaité. Bientôt une inexplicable langueur le saisit, il tomba malade.

A l'infirmerie, où l'on dut le conduire, les symptômes d'une fièvre hectique, ordinairement mortelle, se déclarèrent. Alors le malheureux, averti de sa fin prochaine, fit appeler M. Dubois, à qui il avoua qu'il avait assassiné et volé M. B... dans la forêt de Bondy, et qu'aidé d'un complice, il avait enterré le cadavre dans un bouquet de bois qu'il désigna.

Ses indications furent vérifiées, et furent reconnues exactes.

Cette anecdote, que beaucoup de lecteurs prendront pour un conte bleu, m'a frappé par des détails qui feraient certainement honneur à l'imagination d'un romancier. Je la raconte, malgré son apparence invraisemblance, parce qu'elle a ce mérite d'être authentique, et que je la tiens directement d'un ami intime de la famille Méhul, où elle était acceptée comme rigoureusement vraie.

Je ne me charge d'ailleurs de rien expliquer dans ce récit que je me borne à transcrire avec la fidélité la plus scrupuleuse. X.

PA-TILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fort ment recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 648, rue Ste-Catherine, Montréal.

Pas un breuvage. — Ce n'est pas un breuvage, mais un remède, avec des propriétés curatives au suprême degré, ne contenant aucune drogue nuisible. Loin d'altérer un système déjà affaibli, il le reconforte. Une seule bouteille contient plus de houblon, c'est-à-dire plus de force réelle de houblon, qu'un bon ordinaire de bière. Tous les droguistes de Rochester en vendent, et les médecins le prescrivent. — Rochester Evening Express.

PROGRÈS DE L'ÉCLAIRAGE

Lorsqu'en 1818, sous l'administration de M. de Chabrol, on résolut d'employer à Paris l'éclairage au gaz, dont les découvertes de Lebon avaient démontré les avantages. Les producteurs d'huile à brûler furent frappés de stupeur : cette innovation leur parut devoir entraîner leur ruine. Mais, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres qu'on pourrait signaler dans l'histoire du progrès, il se trouva que l'on avait eu tort de s'effrayer. L'éclairage des rues au gaz, habituant les yeux à une lumière plus vive, fit sentir plus généralement l'insuffisance de l'usage des chandelles dans l'intérieur des maisons : le nombre des lampes augmenta considérablement ; on les perfectionna, et on leur fit dépenser une plus grande quantité d'huile.

Aujourd'hui l'éclairage électrique tend à entrer en concurrence avec l'éclairage au gaz : s'il se propage, peut-être verra-t-on se produire les mêmes conséquences.

PENSÉE

La richesse qui vient vite s'en va vite ; celle qui se forme peu à peu est solide.

Le cœur et l'âme sont les deux bassins d'une balance ; la volouté est le fléau qui doit les tenir en équilibre.

Les hommes sont comme les vins. En vieillissant les bons deviennent meilleurs, et les mauvais aigrissent.

Les vieillards qui conservent les goûts de la jeunesse perdent en considération ce qu'ils gagnent en ridicule.

La société se compose de deux grandes classes : ceux qui ont plus de beefsteak que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de beefsteak.

Quel secret doit avoir en la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage ?

LA CATASTROPHE DE PITTSBURG. — Nous recevons les détails suivants, au sujet de cet horrible accident, annoncé dans les dépêches :

La rencontre de dimanche matin, à Pittsburg, Pensylvanie, entre deux trains, ou plutôt deux sections d'un train de Pensylvanie, a été beaucoup plus désastreuse que l'indiquaient les premiers rapports. Il y avait eu samedi soir une grande démonstration démocratique qui avait attiré une foule de visiteurs à Pittsburg, soit comme participants, soit comme curieux.

Après la procession, les étrangers sont allés en masse à la gare Union, d'où ils devaient être ramenés chez eux par un train spécial, dit Walls, qui avait été divisé en deux sections, pour partir à quelques minutes d'intervalle. Suivant l'usage constant du pays, on a laissé les voyageurs s'entasser comme des sardines non seulement à l'intérieur des wagons, mais aussi sur leurs coupés et leur plate formes, partout où il était possible de poser les pieds ou de se cramponner avec les mains.

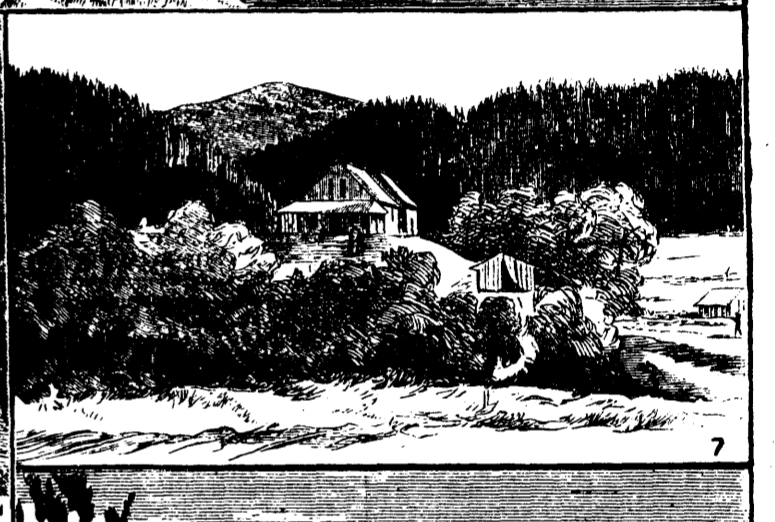
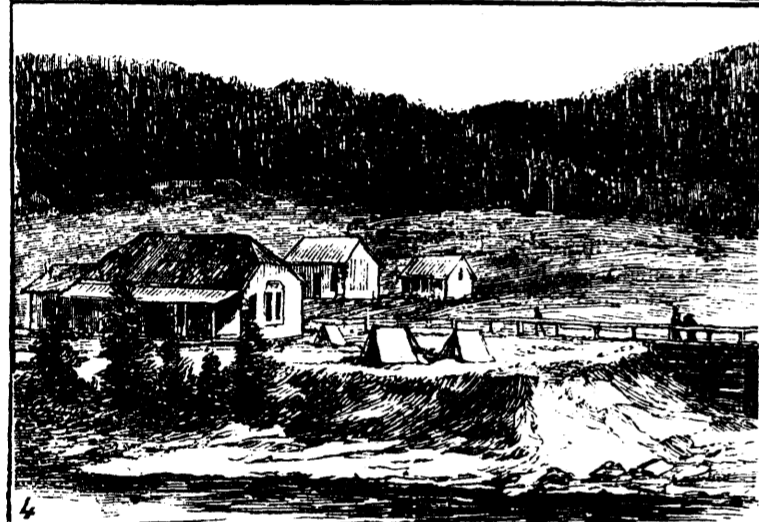
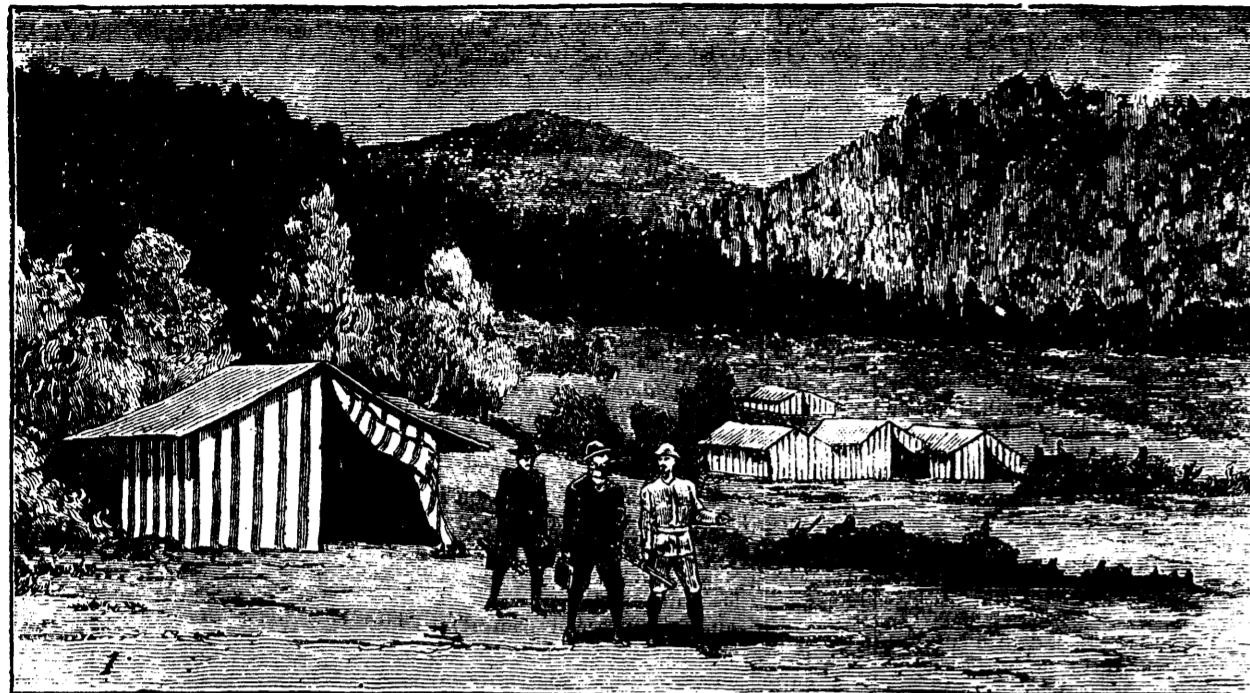
Quand la première section est partie, à 11 h. 52 m., on estime qu'elle emportait de 500 à 700 personnes, plus du double du nombre qu'elle aurait pu démentir ou prudemment recevoir. A son arrivée près de la station de la Vingt-huitième rue elle a été forcée de stopper, la voie étant occupée par un autre train. La seconde section du train Walls, non moins outrageusement bondée que la première, est partie de la gare Union à minuit.

La lumière réglementaire brillait à l'arrière du dernier wagon de la première section, mais elle était entièrement obscurcie par la grappe humaine pressée sur la plate-forme.

Le mécanicien de la seconde section, ne voyant pas le signal destiné à lui indiquer que la première stationnait sur la voie, n'a ni stoppé ni ralenti, et quatre minutes après sa sortie de la gare Union sa locomotive a plongé à toute vitesse au milieu du groupe d'hommes entassés sur la plate-forme du dernier wagon de la section No. 1.

L'engin démolissant la plate-forme et écrasant ses occupants, s'est à moitié enfoncé dans le wagon. La force du choc a fait sauter le couvercle de la chaudière, et la vapeur et l'eau bouillante ont jailli sur les malheureux qui remplissaient l'intérieur du wagon. L'effroyable scène qui a suivi peut s'imaginer, mais non se décrire. En un instant, la nouvelle a été connue de toute la ville, et de toutes parts sont arrivées les voitures, les ambulances et les civières, pour transporter les morts et les blessés à l'hôpital. Il est déplorable d'avoir à ajouter qu'une nuée de voleurs s'est abattue aussi sur la scène du désastre et qu'il s'est trouvé des misérables pour dépoiler les corps et les moribonds et enlever violemment les montres, bijoux et porte-monnaie des blessés affaiblis par la souffrance.

Vingt-deux personnes ont été tuées ou ont succombé presque immédiatement.



LA BATAILLE DE L'ALMA

Nous empruntons au remarquable ouvrage de M. Camille Roussé, publié par la maison Hachette, sous le titre : *Histoire de la guerre de Crimée*, le récit de la bataille de l'Alma du 20 septembre 1854.

Dès que le maréchal de Saint-Arnaud avait vu se former les premières troupes de son lieutenant et entendu le canon tonner au-dessus d'Almatamak, la première et la troisième division, sous son ordre, s'étaient portées rapidement entre ce village et Bourliouk ; leurs tirailleurs avaient délogé ceux des Russes et, en les suivant, découvert deux nouveaux gués, praticables pour l'artillerie ; quelques-uns, sondant la rivière avec des branches d'arbres, indiquaient à l'infanterie les endroits où l'eau était le moins profonde. Du bord de la terrasse, joignant son feu à celui des postes qui, après avoir abandonné la rive droite, s'étaient embusqués, au milieu des broussailles, sur les pentes de la rive gauche, l'artillerie russe s'efforçait d'empêcher le passage. Un boulet, ricochant dans l'état-major du prince Napoléon, atteignit le sous-lieutenant Leblanc et lui brisa la jambe gauche ; le général Thomas, à la tête de sa brigade, fut blessé d'une balle dans l'aîne. En réponse au feu de l'ennemi, le maréchal fit riposter les batteries de la troisième division, aidées de deux batteries à cheval ; en même temps, le général Forey eut ordre de diriger la brigade de Lourmel sur Almatamak pour appuyer tout ensemble les généraux Canrobert et Bosquet, et soutenir le prince Napoléon par son autre brigade. Il était deux heures et demi. L'Alma franchie, les hommes déposèrent leurs sacs et s'élançèrent sur les rampes avec une émulation générale ; ce furent les zouaves du 1er régiment qui en atteignirent d'abord le sommet ; ils s'y établirent sans difficulté, les Russes ayant fait un changement de front obliquement et en arrière, afin d'opposer une ligne à peu près régulière à l'agression imminente du général Bosquet. La première division eut donc assez d'espace pour se reformer et un peu de temps pour reprendre haleine. La troisième, par ordre du maréchal, avait été forcée de ralentir son mouvement, afin de ne point laisser un trop grand vide entre elle et la droite de l'armée anglaise. Au moment de passer l'Alma, le prince Napoléon avait envoyé vers lord Raglan des officiers chargés d'appeler son attention sur la trouée qui commençait à s'élargir.

Le maréchal de Saint-Arnaud, après la bataille, a peint en deux mots expressifs les allures si différentes des troupes de Raglan et des siennes : " J'ai couru, les Anglais ont marché. " Les Anglais marchaient donc, en faisant souvent halte afin de rectifier leur alignement. Au lieu de se déployer hors de la portée du canon, de fractionner leurs troupes en les échelonnant à distance, afin de donner moins de prise aux coups de l'ennemi, sans dessein de mettre leur bravoure en parade, par oubli, non par mépris des principes de la tactique les plus simples, ils entraient dans la zone dangereuse lentement, par lignes rapprochées, en masses profondes, de sorte que sur ces longues et larges cibles les canonniers russes pointaient aussi facilement qu'à l'école du tir. Ce fut seulement quand ils eurent vu des files entières renversées par les boulets, que les divisions Brown et de Lacy Evans, les plus avancées, firent leur déploiement sur une seule ligne précédée de tirailleurs, appuyée par l'artillerie divisionnaire au centre, par deux batteries à cheval sur la droite. Les Russes leur disputèrent vigoureusement les jardins, les plantations, les vignes, le village de Bourliouk, tous les abords de l'Alma. La brigade Codrington, qui voulait s'emparer du pont, sous le feu des deux batteries légères placées au-dessus du ravin de la route, devant les bataillons de Borodino, eut particulièrement à souffrir ; il fallut qu'elle se mit pour un temps à l'abri derrière les maisons de Bourliouk, jusqu'à ce que deux pièces anglaises, ayant réussi à passer l'Alma au-dessous du village, à s'établir sur un des éperons avan-

cés de la terrasse et à prendre les batteries russes en enfilade, eussent contraint l'une d'elles à la retraite, tandis que les servants de l'autre étaient frappés avec une rare justesse par les carabiniers de la brigade anglaise. Enfin, Bourliouk menacé de droite et de gauche fut incendié par l'ennemi qui, pressé dans sa retraite, n'eut pas le temps de détruire le pont de bois. La division de Lacy Evans d'un côté, celle du duc de Cambridge beaucoup plus haut de l'autre, et la division légère entre les deux, passèrent presque en même temps l'Alma.

La dernière, tout à l'heure canonnée par les batteries de la terrasse, tombait maintenant sous le feu des douze grosses pièces que couvrait le premier épaulement construit sur la pente de la grande montagne ; heureusement pour elle, deux bataillons du régiment du Grand-duc Michel qui voulaient arrêter sa marche par une charge à la baïonnette, masquèrent de telle sorte la formidable batterie, qu'il lui fallut interrompre son tir à mitraille.

En voyant descendre sur lui les Russes, sir Georges Brown fit un peu rétrograder sa division vers la rivière, puis, quand l'ennemi ne fut plus qu'à vingt pas, il prévint la rencontre par une décharge dont pas un coup ne pouvait se perdre. Le colonel, les deux chefs de bataillon, beaucoup d'officiers et de soldats russes furent tués ; le reste, en grand désordre, remonta précipitamment vers la batterie, talonné par les Anglais de telle manière que les canonniers eurent à peine le temps d'atteler et d'enlever dix de leurs pièces ; il en demeura deux. Un moment après, les couleurs anglaises flottaient sur l'épaulement conquis, mais pour cette fois elles n'y flottèrent aussi qu'un moment. Deux bataillons de Viadimir, lancés au pas de course sur une pente raide, tombèrent comme la foudre dans la batterie, et rien que la violence du choc en expulsa tout d'un coup les envahisseurs. Le régiment anglais qui perdait pied entraîna les autres dans son mouvement de recul. A cent cinquante mètres environ du bord de l'Alma, sir Georges Brown arrêta la retraite, reforma sa division et fit rouvrir le feu, tandis que sir de Lacy Evans d'un côté, le duc de Cambridge de l'autre, marchaient vers lui afin de concerter ensemble une attaque décisive. C'est ce que venaient de faire avec un grand succès, sur le plateau, les quatre divisions françaises.

En s'éloignant de plus en plus de la mer et en abandonnant la crête de la terrasse au-dessus d'Almatamak, la gauche des Russes et leur réserve s'étaient repliées obliquement sur le centre et arrêtées en avant du télégraphe. Comme la division Canrobert n'était pas encore tout à fait formée, le général Kiriakof essaya d'abord de la mettre en désordre par une attaque des régiments de Moscou et de Minsk ; mais le feu combiné des batteries de la première et de la deuxième division rompit l'élan des bataillons ennemis. Bientôt se montra la troisième avec son artillerie ; puis tout de suite on vit apparaître, conduites par le général Thiry lui-même, les batteries à cheval. Ecrasés par les boulets, déchirés par la mitraille, les Russes répondaient vaillamment par tout ce qu'ils avaient de pièces ; un de leurs obus en éclatant contusionna le général Canrobert à l'épaule ; mais pour eux la partie n'était plus tenable. Les deux colonels de Minsk et de Moscou, la plupart des chefs de bataillon et des capitaines étaient hors de combat ; en vain les officiers s'efforçaient de prolonger la lutte ; l'un d'eux surtout se faisait remarquer par l'énergie avec laquelle il ramenait au feu ses hommes :

— Ah ! le brave officier ! s'écriait le général Bosquet en admiration de sa bravoure ; s'il était là, je l'embrasserais !

Minsk et Moscou avaient perdu ensemble 1,500 hommes ; deux des batteries russes n'avaient plus que deux chevaux par pièce, un cheval par caisson ; le prince Menchikof fit sonner la retraite. Au pied même du télégraphe, il y eut un dernier et court engagement. La division Bosquet, suivie des Turcs et des trois autres divisions françaises, de front, s'avancèrent d'un mouvement désormais irrésistible. Un officier du 39^e de ligne, le sous-lieutenant

Poidevin, planta sur la tour du télégraphe le drapeau de son régiment et tomba mort. De ce côté, ce fut la fin de la bataille. Couverts par ce qui leur restait de pièces en état de faire feu, par les hussards et par les cosaques, les bataillons russes se retirèrent en assez bon ordre, sans trop de précipitation, vers la route de Sébastopol ; ainsi, à Borodino, leurs ancêtres s'étaient éloignés par la route de Moscou.

Décidée sur le plateau, la victoire, de l'autre côté du ravin, sur la grande montagne, semblait encore hésitante. La division du duc de Cambridge, soutenue par la division Brown et par une brigade de Lacy Evans, avait pris l'attaque contre le grand épaulement désarmé de sa grosse artillerie. Le prince Gortchakof s'y était porté, voulant encourager les troupes par sa présence et diriger lui-même leurs efforts. Les balles sifflaient autour de lui, trouant son manteau, tuant son cheval, pendant qu'il menait à la charge les bataillons de Vladimir. Le succès qu'ils avaient obtenu, l'heure d'avant, en reprenant sur les Anglais la batterie, échauffait leur ardeur et parut d'abord se doubler d'un second avantage. Etonnée par les *hourras*, fusillée de haut, la première ligne anglaise recula lentement vers le pont ; celles qui suivaient durent obéir à ce mouvement et la retraite put sembler générale.

De plus en plus animés, avec de plus bruyantes clameurs, les bataillons russes se précipitèrent la baïonnette en avant. Le même feu, qui naguère exécuté sans hâte, à bout portant, avait arrêté le régiment Grand-duc-Michel arrêta le régiment de Vladimir. Etonnés à leur tour, plus qu'étonnés, ravagés par ce feu terrible, officiers et soldats avaient peine à se remettre, lorsqu'un nouveau coup, imprévu et soudain, vint ajouter à leur désordre. Instruit de la résistance qu'opposait aux troupes de lord Raglan la droite russe, le maréchal de Saint-Arnaud avait fait rappeler les batteries à cheval et les batteries de réserve dont les obus accompagnaient la retraite du général Kiriakof, et les avait envoyées sur la crête du ravin de la route ; c'était leur mitraille qui achevait l'œuvre des carabines anglaises. Cependant, les débris épars du régiment russe, cherchant l'abri le plus proche, allaient par instinct se rallier derrière l'épaulement, et, dans le nombre, il y avait assez de braves gens pour y faire encore une vigoureuse défense. Quand un ordre du prince Menchikof les vit relever définitivement de leur poste, il ne restait que dix officiers du régiment : le colonel, trois chefs de bataillon, quatorze capitaines, trente officiers de grade inférieur et treize cents soldats étaient tués ou blessés. Pendant ce temps, les divisions anglaises avaient fait partout des progrès décisifs. Sur la grande montagne comme sur le plateau, la bataille était gagnée. La retraite, commencée par la gauche et le centre de l'armée russe, s'acheva par la droite ; l'artillerie laissa, comme trophée pour le vainqueur, deux bouches à feu derrière l'épaulement ; malgré l'épuisement de ses attelages, elle put emmener toutes les autres.

Il était quatre heures. L'infanterie des alliés avait eu trop de fatigue pour être encore en état d'inquiéter efficacement la retraite de l'ennemi ; les hommes n'avaient pas mangé depuis le matin, et le besoin de nourriture, chez les Anglais surtout, se faisait impérieusement sentir. Du côté des Français, deux divisions au moins étaient retenues près du champ de bataille par un détail de plus d'importance qu'il ne semblait. C'était l'habitude, en Afrique, où l'infanterie ne s'employait pas à de longues poursuites, de faire déposer les sacs au moment du combat ; avant de gravir les rampes du plateau, la première et la troisième division avaient déposé les leurs qui contenaient leurs vivres ; il fallut qu'elles redescendissent au bord de l'Alma pour les reprendre. La cavalerie anglaise, en passant la rivière au-dessus de Tarkhanlar, avait rencontré des terrains marécageux dont la traversée pénible avait longtemps retardé sa marche ; l'ennemi était déjà trop loin vers la Katcha lorsqu'elle aurait pu commencer la poursuite. De cavalerie française, il n'y avait qu'un esca-

dron de chasseurs d'Afrique et quelques saphis ; quel regret pour le maréchal de Saint-Arnaud de n'avoir pu, faute de moyens de transport, en embarquer davantage ! Un petit incident montra ce qu'avec plus de ressources on aurait pu faire.

Le colonel Fergeof, qui commandait la réserve d'artillerie, avait envoyé, au crépuscule, deux pelotons de canonniers à cheval en reconnaissance. Les éclaireurs de cette petite troupe signalèrent deux voitures avec quelques cavaliers d'escorte, qui cherchaient à rejoindre l'arrière-garde russe ; on courut, l'escorte fit résistance, mais après qu'on eut échangé quelques coups de pistolet, elle se rendit. Il se trouva que ces voitures étaient des fourgons du prince Menchikof, remplis de papiers et de provisions de bouche : les papiers allèrent au général en chef, et l'auhaine des provisions demeura, comme de juste, aux capteurs.

* *

Le maréchal de Saint-Arnaud, radieux, lord Raglan, plus grave, parcouraient chacun la partie du champ de bataille où avaient combattu, également vaillantes, leurs troupes victorieuses. Les acclamations et les chants de victoire couvraient les plaintes des blessés que les chirurgiens pansaient sur place ou qu'on portait aux ambulances. Les Russes en avaient laissé beaucoup ; ces pauvres gens avaient une si singulière idée des Français et des Anglais, à cause de leur alliance avec les Turcs dont ils faisaient dans leur imagination des coupeurs de tête, qu'ils étaient tout surpris des soins qu'on leur donnait comme aux autres.

Dans l'armée du prince Menchikof il y avait eu 5 généraux blessés, 46 officiers et 1,755 soldats tués, 140 officiers et plus de 3,000 soldats blessés ; en ajoutant à ces chiffres 735 prisonniers ou disparus, la perte totale passait 5,700 hommes. Celle des alliés était notablement moindre : 2,000 hommes environ pour l'armée anglaise, 1,300 pour l'armée française.

Les trois armées avaient montré des qualités différentes, toutes remarquables.

" Mes soldats ne doutent plus de rien, écrivait, le 21 septembre, le maréchal de Saint-Arnaud, et cependant les Russes ont bien tenu hier ; il a fallu revenir à trois fois pour enlever des positions : ce sont de bons soldats. Mais les Anglais et les Français ! quelles troupes ! Quelle solidité chez les uns ! quel ardeur, quel élan chez les autres ! Je n'ai jamais vu de plus beau panorama que cette bataille. Arrivé sur les hauteurs pour mieux juger des mouvements de l'ennemi, j'ai pu voir les positions enlevées par mes zouaves, et l'armée anglaise faisant un passage de lignes sous le feu de l'artillerie russe pour aller enlever ses batteries. C'était sublime."

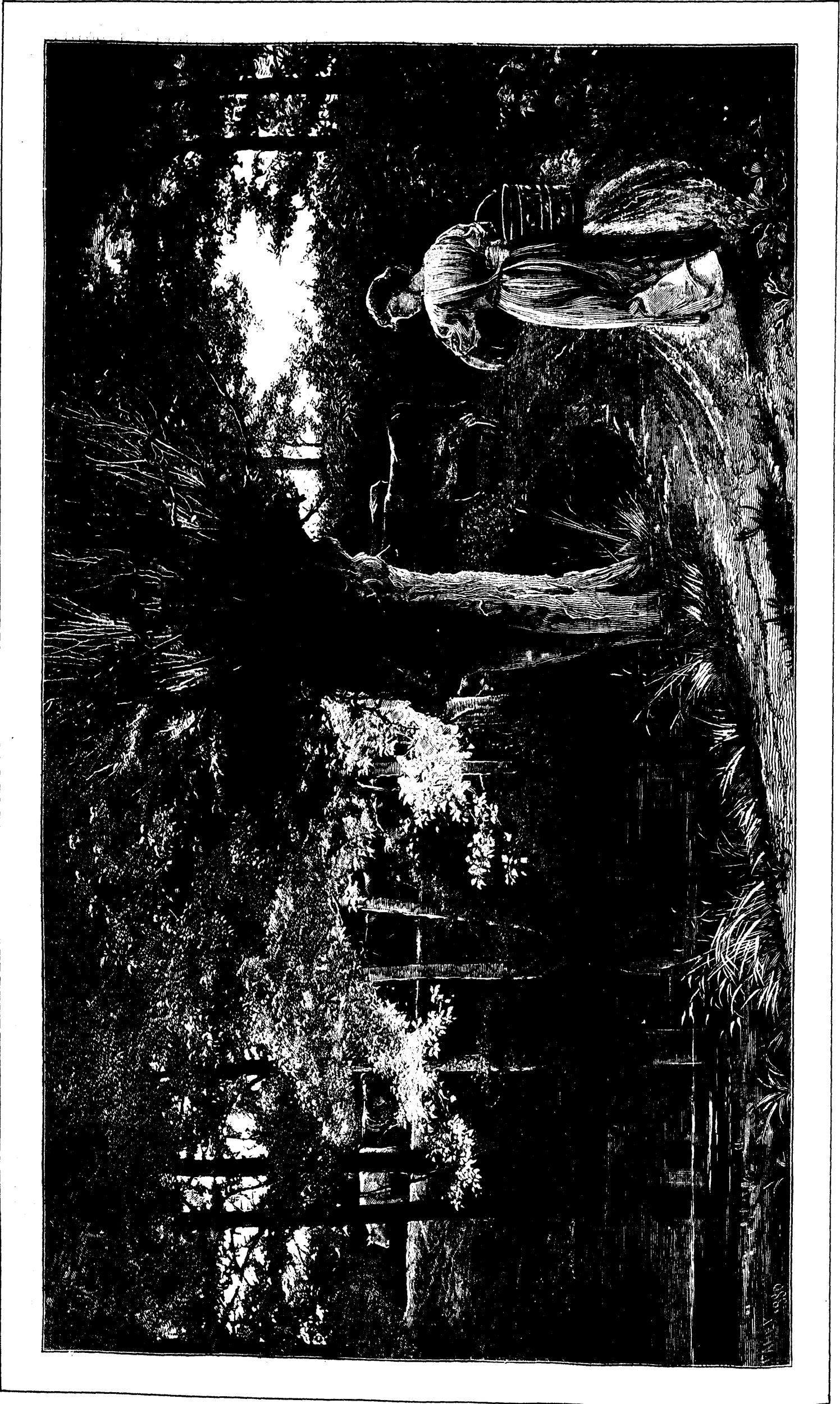
Le maréchal ne marchandait pas l'éloge à ses compagnons de victoire.

" Lord Raglan, écrivait-il dans son rapport à l'Empereur, lord Raglan est d'une bravoure antique ; au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais."

Le 20 septembre, au début de l'action, on se demandait dans l'état-major général si le canon qu'on commençait d'entendre au-dessus d'Almatamak était celui des Français ou celui des Russes.

" Je vous dis, s'écria vivement le maréchal, que c'est le canon de Bosquet ; il est établi sur la hauteur, je vois les pantalons rouges. Ah ! je reconnais bien là mon vieux Bosquet d'Afrique !"

" La blessure du général Canrobert va très bien, écrivait-il, le 22, au maréchal Vaillant ; il a été superbe et sa division au-dessus de tout éloge. Bourbaki est un Bayard ; il était magnifique à la tête de ses zouaves. Le colonel Cler ne lui cède en rien. Quels officiers ! quels soldats ! Et que je me sens fier de les commander ! Beau succès, monsieur le ministre, qui fait honneur à nos armes, ajoute une belle page à notre histoire militaire et donne à l'armée un moral qui vaut vingt mille hommes de plus, ce qui ne m'empêche pas de vous prier de songer aux renforts. Les effectifs baissent ; ils ont diminué de deux mille hommes depuis le 14. Ma santé est



LA BELLE LAITIÈRE

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

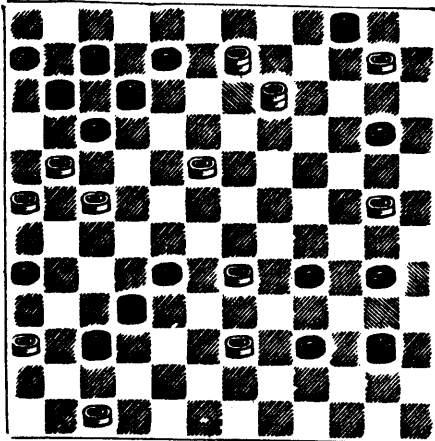
AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 235

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina. North Brookfield: P. D. Létourneau.

PROBLEME No. 237

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 235

Table showing the solution for the checkers problem, listing moves for White and Black pieces.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 15 octobre 1880.

Table listing prices for flour (FARINE) and various grains.

GRAINS

Table listing prices for various types of grain like wheat, corn, etc.

LAITERIE

Table listing prices for dairy products like butter and cheese.

VOLAILLES

Table listing prices for various types of poultry.

LÉGUMES

Table listing prices for various vegetables.

GIBIERS

Table listing prices for various types of game birds.

VIANDES

Table listing prices for various types of meat.

DIVERS

Table listing prices for various miscellaneous goods.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock.

Table listing prices for various types of wool and other animal products.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

PROVERBES PROVERBES

Les Amers de Houblon font disparaître les convulsions, l'étourdissement, les palpitations du cœur et l'hydropisie.

Voulez-vous être forts, heureux et jouir d'une santé florissante, servez-vous des Amers de Houblon.

Aux femmes qui veulent la force, la santé et la beauté, nous conseillons les Amers de Houblon.

Les Amers de Houblon sont un puissant apéritif.

Les membres du clergé, les avocats, les rédacteurs de journaux, les banquiers, les dames, etc., ont tous besoin de prendre chaque jour des Amers de Houblon.

Les Amers de Houblon ont ramené à la santé et arraché au vice de l'intempérance des centaines de victimes.

On offre \$500 de récompense à toute personne qui citera le nom d'une maladie que les Amers de Houblon n'ont pu guérir.

Les pouvoirs curatifs des Amers de Houblon se font sentir dès la première dose en donnant de nouvelles forces.

Les Amers de Houblon purifient l'analyse, donnent un bel incarnat à la peau et aux joues.

Les Amers de Houblon guérissent radicalement les maladies des reins et toutes affections des voies urinaires.

Quelques doses des Amers de Houblon font disparaître l'acidité de l'estomac, les maux de tête et les étourdissements.

Prenez les Amers de Houblon trois fois par jour, et vous n'aurez pas de compte à payer au médecin.

En vente chez tous les droguistes

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la liste, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom 10 cts.—Cie. de Cartes NASSAU, N. Y.

Advertisement for 'FER BRAVAIS' medicine, featuring a coat of arms and text describing its benefits for various ailments.

Advertisement for 'CHEMIN DE FER M.O. & O.' featuring an image of a steam locomotive and text about train services.

CHANGEMENT D'HEURES

A partir de Mercredi, le 23 JUIN 1880, les trains partiront comme suit:

Table showing train schedules with columns for departure, arrival, and train types (MIXTE, MALLE, EXPRESS).

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place-d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place-d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal. Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis, Québec.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

Advertisement for 'CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE' featuring a coat of arms and text about train services.

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines.

- List of requirements for rolling stock: 20 locomotives, 16 wagons de première classe, 3 wagons d'express ou de bagage, etc.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba.

En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soumissionnaire recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par le protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.



Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Soumissions pour matériel roulant

Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 juillet 1880.

AVIS! The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

TELE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AI. GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDEITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces (titulaire du Times), est autorisé à signer tous contrats, pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).